

Djavād ḤADĪDĪ

## Les religions de la Perse ancienne dans l'œuvre romanesque de Voltaire

En 1772, dans un opuscule intitulé *Il faut prendre un parti*, Voltaire, s'adressant à un mazdéen qu'il confond avec les manichéens, lui dit:

Vous me paraissez un duelliste qui voulez me combattre. Je suis pacifique... Il me suffit de votre Oromase, reprenez votre Arimane<sup>1</sup>.

Mais une vingtaine d'années plus tôt, il avait dit:

Les mages n'avaient jamais adoré ce que nous appelons le mauvais principe; ils le regardaient précisément comme nous regardons le diable...<sup>2</sup>

Est-il là une contradiction? Non pourtant. Cela trace seulement la courbe de l'évolution des idées de Voltaire. Jusqu'en 1738-40, sa connaissance des religions de l'Orient se réduisait à ce qu'il avait appris au lycée Louis-le-Grand dans les manuels de cours

---

1—*Œuvres complètes de Voltaire*, XXVIII, 549. Ici et dans les notes qui suivront, le chiffre romain renvoie au tome et le chiffre arabe à la page de l'édition Garnier des *Œuvres complètes de Voltaire*, p.p. Louis Moland, 50 vols. +2 vols, table, Paris, 1877-1885.

2— XXIV, 557.

d'histoire rédigés par le père Buffier<sup>3</sup>. Ce ne fut que pendant la période de Cirey auprès de Madame du Châtelet qu'il se mit à se renseigner sur les mœurs et les traditions des peuples de l'Orient. La correspondance des années 1742-43 témoigne de sa grande activité intellectuelle pendant cette période. Nous savons par là que le 11 septembre 1742 il emprunte à D'Argenson, son ami de collège devenu ministre de la guerre, «un Chardin», «un Tavernier»<sup>4</sup>... Or ces deux voyageurs ont longuement parlé des religions des anciens Perses. Pourtant Voltaire n'est pas satisfait. Il lit alors l'*Historia religionis veterum persarum* du grand savant anglais Thomas Hyde, *Réflexion sur l'origine, l'histoire et la succession des anciens peuples*<sup>5</sup>, ainsi que *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*<sup>6</sup>. Mais sa source principale sur les Perses reste toujours l'ouvrage de Thomas Hyde. Voltaire connaissait cet ouvrage depuis 1738, date où il lit la traduction anglaise du *Coran* dans l'édition de George Sale<sup>7</sup>. Cette traduction, excellente pour son époque, est précédée d'une longue introduction sur la genèse de l'Islam et les religions avec lesquelles il avait des affinités. Décrivant ainsi l'état de l'Arabie avant Mahomet, et traitant du zoroastrisme et de la religion des Sabéens répandue au Yémen, Sale renvoie souvent à l'ouvrage de l'orientaliste anglais. Voltaire dira plus tard: «Il n'y a point de Persan qui ait connu la religion de Zoroastre comme le savant Hyde»<sup>8</sup>.

Il connaissait aussi l'*Histoire du manichéisme* de Isaac de Beausobre qu'il a critiqué dans le *Siècle de Louis XIV*.<sup>9</sup> Il avait ainsi assez de sources à sa disposition pour pouvoir traiter des

---

3- Cf. Rochemonteix (le P. Camille de), *Un collège de jésuites au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles...*, Le Mans, 1889.

4- *Voltaire's Correspondence*, par Th. Besterman, Institut-Musée Voltaire, Les Délices, 1953-1959, t. 12, p.172.

5- *Zadig ou la destinée*, édition critique par G. Ascoli, Paris, Hachette, 1929, p. XXXVII.

6- *Candide ou l'optimisme*, édition critique par A. Morize, Paris, Droz, 1931, pp. 94-95.

7- XXIV, 545.

8- XXIV, 561.

9- Voir *Œuvres complètes*, XIV, 39.

religions des anciens Perses. Chardin et Tavernier lui fournissaient des données de première main et lui racontaient ce qu'ils avaient vu et entendu chez les Parsis de Yazd et des autres villes de l'Iran Safavide, alors que les orientalistes, anglais ou français, lui expliquaient les affinités qui rattachaient la révélation judéo-chrétienne à la religion des mages. Ces lectures élargiront sa vision du monde et approfondiront sa connaissance des civilisations orientales. Il fait alors des découvertes qui ne sont pas toujours exemptes d'inadvertances et parfois d'erreurs importantes. Il croit par exemple que «longtemps avant Moïse et les prophètes d'Israël, Zoroastre avait prêché l'unicité de Dieu», que les Parsis étaient les premiers qui auraient établi «un Dieu, un diable, une résurrection, un paradis et un enfer»<sup>10</sup>, et que tout cela «se voit expressément dans le Sadder<sup>11</sup>, le plus ancien des livres». Ces découvertes, vraies ou fausses, serviront plus tard à enrichir les chapitres des différentes éditions de *l'Essai sur les mœurs*. Mais en 1747, une série de mésaventures, dont la fuite de Voltaire à Sceaux après l'histoire du jeu de la reine, le poussent à rédiger ses premiers romans philosophiques où il étale particulièrement ses connaissances du mazdéisme et du manichéisme, qu'il confond quelquefois. L'origine du mal le préoccupait depuis

---

10- XI, 34. Les enseignements de Zoroastre remontent au 7<sup>e</sup> siècle avant J.-C., alors que Moïse aurait vécu au 13<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Il y a donc un anachronisme dans l'ordre adopté par Voltaire. Mais c'est à juste titre qu'il tente de vérifier si les juifs croyaient au jugement dernier et partant à l'immortalité de l'âme. Alors que la théologie mazdéenne était fondée sur ces idées; autrement la lutte continuelle entre le bien et le mal, et la défaite du Mal à la fin du monde seraient incompréhensibles. Daniel et Ezéchiel adoptèrent ces idées des mages et les introduisirent dans le judaïsme. Nous savons par ailleurs que le judaïsme subit une évolution lente et progressive, ce qui lui permit de purifier son monothéisme. Voir à ce propos: A. Lods, *Le judaïsme, des origines au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1946, pp. 361 et suivantes.

11- Il s'agit de *Sad-Dar-e Bondahešn*, recueil de pratiques liturgiques extrait du livre saint de Zoroastre. Voltaire le confond avec le *Zand*, le commentaire de l'Avesta. L'Avesta n'est pas «le plus ancien des livres», non plus. Ailleurs il commettra une autre erreur en confondant toujours le mot *Zand* avec *Avesta* et en les prenant pour un seul mot «Zanda-Vesta» qu'il croit être le nom d'un génie mazdéen (cf. *Zadig ou la destinée*, chapitre 7). Dans *l'Essai sur les mœurs* il corrigera ses erreurs.

longtemps déjà. Optimiste d'abord, et prenant «tout pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles», comme le voulaient Leibniz et Wolf, il évolue peu à peu vers un pessimisme de plus en plus amer. Les déceptions qu'il éprouve entre les années 1747 et 1759 consolident ce pessimisme. Comment peut-on justifier la coexistence du mal et du bien sur la terre? Pourquoi être né, pourquoi souffrir, pourquoi mourir? Le mal et le bien ont-ils des origines différentes qui s'opposent l'une à l'autre? Le dualisme mazdéen ou manichéen peut-il nous donner une réponse convaincante? Autant de questions qui se posent au philosophe. Il tente donc de les résoudre dans ses contes et romans. Le genre lui convenait parfaitement bien. Il s'agissait de discuter des choses sérieuses, mais d'une manière plaisante et persuasive. Non pas expliquer, plutôt insinuer. Sa documentation était déjà faite. Il n'avait qu'à recourir à sa mémoire. Il ne précise donc pas ses sources. Toutes les fantaisies lui sont permises. De là nombre de propos erronés ou incorrects qu'il attribue à Zoroastre ou à d'autres.

Le premier de ces romans fut *Zadig ou la destinée*,<sup>12</sup> publié en 1747 et complété dans les éditions des années 1748 et 1756. Le héros en était un jeune Babylonien né avec un beau naturel et élevé dans le mazdéisme qu'il pratiquait avec ferveur. Pourtant il n'était point fanatique. Il n'adorait ni le soleil, ni les étoiles. Il savait que tous les astres étaient créés par «Orosmade» (entendons Ormuzd = Ahūrāmazdā) dont la providence régissait le ciel et la terre. Il était fort intelligent et cultivé mais pas du tout orgueilleux ni pédant, car il connaissait cette sentence qu'il avait lue dans «le premier livre de Zoroastre»:

L'amour-propre est un ballon gonflé de vent dont il sort des tempêtes quand on lui a fait une piqûre.<sup>13</sup>

---

12- Pour les sources où Voltaire a puisé les anecdotes de *Zadig*, voir notre étude «Les origines persanes de *Zadig*, roman philosophique de Voltaire», in *Luqmān*, IV, 1, pp. 51-68.

13- *Romans et contes de Voltaire*, édition Henri Bénac, Classiques Garnier, Paris, 1962, p. 3. Toutes nos citations des romans et contes de Voltaire renvoient à cette édition.

Il était aussi très généreux, toujours suivant Zoroastre qui a dit:

Quand tu manges, donne à manger aux chiens, dussent-ils te mordre.<sup>14</sup>

En somme, «avec de grandes richesses, et par conséquent des amis, ayant de la santé, une figure aimable, un esprit juste et modéré, un cœur sincère et noble», il croyait qu'il pouvait être heureux. Mais il se trompait. Les femmes sont les premières à le rendre malheureux. Se souvenant alors qu'il avait lu dans «le livre du Zend» que:

...le premier mois du mariage est la lune du miel, et que le second est la lune de l'absinthe,<sup>15</sup>

il décide de vivre seul et se réfugie dans une forêt. Mais on l'accuse bientôt d'avoir volé le chien du «roi des rois» et la chienne de la reine, deux bêtes qu'il n'avait jamais vues de sa vie. Il est arrêté et conduit à l'assemblée du «grand Desterham»<sup>16</sup>, chef du tribunal, qui, sans l'avoir écouté, le condamne à être torturé et emprisonné. Heureusement, et grâce à «Orosmade», on retrouve les bêtes et on lui permet de se défendre. Il se retire ensuite dans une petite maison qu'il possède tout près de la ville. Ne soupçonnant point encore combien «les savants sont dangereux», il les laisse fréquenter sa bibliothèque. Un jour il s'élève «une grande dispute sur la loi de Zoroastre qui défend de manger du griffon». L'un des savants dit qu'il n'y a point de griffon. D'autres affirment qu'il faut bien qu'il y en ait puisque Zoroastre a défendu d'en manger. Pour mettre fin à cette dispute, Zadig dit:

---

14- Zoroastre a dit: «Quand tu manges du pain, mets de côté quelques bouchées pour les chiens». Les sentences et maximes que Voltaire attribue à Zoroastre ne sont pas toutes exactes. Il en avait lu dans Hyde qui donne des extraits des paroles de Zoroastre, et dans Chardin qui traduit en français quelque deux cents proverbes et expressions en usage chez les Persans du XVII<sup>e</sup> siècle. Mais certaines de ses citations sont inventées sans vergogne.

15- *Romans et contes de Voltaire*, p. 6. La première partie de cette citation est toujours en usage en Iran actuel, mais pour la deuxième partie, on dirait plutôt «lune du vinaigre».

16- Déformation de «Daftardār», titre non pas du chef du tribunal mais du grand trésorier de la Perse.

S'il y a des griffons, n'en mangeons point; s'il n'y en a point, nous en mangerons encore moins; et par là nous obéirons tous à Zoroastre.<sup>17</sup>

Voilà une façon de blasphémer Zoroastre. L'un des savants se hâte d'aller accuser Zadig devant l'Archimage—car, il faut bien le préciser, Voltaire en veut surtout aux mages—. Or l'Archimage condamne Zadig à «être empalé» pour la plus grande gloire du soleil.

Les ingéniosités d'un ami le sauvent. Mais, comme selon Zoroastre «l'occasion de faire du mal se trouve cent fois par jour, et celle de faire du bien, une fois dans l'année»<sup>18</sup>, un envieux, nommé Arimaze, qui a retrouvé la deuxième partie d'un petit poème que Zadig avait fait à la louange du roi, partie qui à elle seule serait une injure, est sur le point de lui faire perdre la vie. Grâce à un perroquet la chose s'éclaircit et Zadig est sauvé. Nommé ministre par la suite, il dirige le pays suivant «des lois qu'on aurait prises pour celles de Zoroastre», tout en respectant les voix du «divan».<sup>19</sup>

Ainsi le bien et le mal se suivent et Zadig ne sait pas à quoi s'en tenir. Dès qu'il croit qu'il peut être enfin heureux, de nouveaux désastres lui tombent sur la tête. Et ce sont souvent ses qualités mêmes qui causent ses infortunes. Sa vertu et sa réticence à l'égard d'un amour chaste et pur qu'il ressent pour la reine Astarté le chassent de la cour. Sa compassion pour une femme éplorée et battue par une brute cruelle de mari, le met en prison d'où il n'échappe que pour être vendu en esclavage. Ses conseils à une veuve qui, suivant les traditions imposées par les charlatans, veut se brûler sur le «bûcher de veuvage», font conspirer tous «les prêtres des étoiles» contre lui. Son courage le pousse à affronter une horde de bandits qui lui enlèvent tout ce qu'il possède. Heureusement les bandits sont plus humains que les mages et les juges du «grand Desterham». Ils le laissent donc reprendre son chemin où il rencontre d'autres personnes plus infortunées que lui; cela atténue un peu son malheur, car selon Zoroastre: «On

---

17— *Romans et contes de Voltaire*, p. 10.

18— *Ibid.*, p. 11.

19— *Ibid.*, p. 16. Le *divan* était le conseil qui se réunissait en présence du sultan.

est moins malheureux quand on ne l'est pas seul». <sup>20</sup> Il apprend ensuite que Babylone est devenue un grand coupe-gorge, que le roi est tué et la reine Astarté emmenée en captivité, enfermée dans un sérail et devenue concubine d'un seigneur imbécile, nommé Ogul. Celui-ci souffre d'indigestion. Zadig le guérit en lui faisant faire des exercices, ce qui discrédite ses médecins particuliers. Les deux amants se retrouvent enfin après une longue période de malheur. Vont-ils être heureux? Point du tout. Astarté doit partir pour Babylone. Leurs adieux sont aussi tendres que l'ont été leurs retrouvailles. Cela est d'ailleurs dit dans le «livre du Zend»:

Le moment où l'on se retrouve, et celui où l'on se sépare, sont les deux plus grandes époques de la vie. <sup>21</sup>

D'autre part, les médecins d'Ogul qui sentent combien la présence de Zadig est dangereuse pour la médecine se conjurent contre lui. Il est sur le point d'être empoisonné, lorsqu'un courrier d'Astarté lui sauve la vie:

Quand on est aimé d'une belle femme, a dit le grand Zoroastre, on se tire toujours d'affaire dans ce monde. <sup>22</sup>

Zadig quitte donc le château d'Ogul et prend le chemin de Babylone. Selon ce que lui avait écrit Astarté, les Babyloniens avaient juré que «le plus juste et le plus vaillant des hommes», qui aurait vaincu tous ses adversaires, serait nommé roi et épouserait la reine. Il va donc participer à ces combats. Chemin faisant il réfléchit sur son sort. Il ne comprend pas pourquoi il a toujours été puni pour avoir fait du bien. Il énumère à nouveau ses malheurs: il avait été réduit en esclavage pour avoir secouru une femme qu'on battait; sur le point d'être brûlé pour avoir sauvé la vie à toutes les «jeunes veuves arabes»; et près de périr pour avoir guéri un seigneur gourmand. Qu'est-ce donc que la vie humaine?

20– *Ibid.*, p. 39. Aujourd'hui on dit: Une mort collective est une sorte de mariage.

21– *Ibid.*, p. 47.– Aujourd'hui on dit: Un instant de séparation est une année, une année de présence un instant.

22– *Ibid.*, p. 48.– Les Iraniens disent: L'amour donne du courage. La phrase de Voltaire est multivalente.

Est-elle vraiment un combat perpétuel entre le Bien et le Mal, comme a dit Zoroastre? Et quand finira cette lutte qui doit aboutir à l'établissement de la paix et de la félicité sur la terre?

Voltaire connaissait certainement l'explication que Zoroastre a donnée de la destinée de l'homme et de la coexistence du mal et du bien. Il l'avait lue dans Sale et Hyde. Selon les *Gāthā-s*, qui sont les paroles de Zoroastre même, le mal nous vient de la part d'*Angra-Mainyū*, ou la Raison Impure, devenu plus tard *Ahrīman*, l'homologue de Satan, créé par *Ahūrāmazdā*, et non pas son adversaire.<sup>23</sup> Il est donc à l'origine de toutes nos adversités. Mais le bien émane de *Spanta-Mainyū*, ou la Raison Pure, qui est en conflit perpétuel avec *Angra-Mainyū*. Les hommes ont le choix de se ranger à côté de l'un ou de l'autre. Mais il arrivera un jour où *Spanta-Mainyū* déclarera une guerre définitive contre *Angra-Mainyū*. Il y sera aidé par *Sošyānt* (Sauveur) qui ressuscitera tous ceux qui, pendant leur vie, ont suivi *Spanta-Mainyū*. En tête de cette grande armée de justes, ils battront la Raison Impure qui sera vaincue pour toujours.<sup>24</sup>

Dans *Zadig* tout nous fait penser que les emprunts de Voltaire à Zoroastre ne se limitaient pas à quelques prétendues citations inventées par son imagination ou puisées çà et là dans les ouvrages d'érudition ou les récits de voyage. Les derniers chapitres du roman confirment cette interprétation. Le chapitre «Les combats» met face à face deux adversaires qui ne sont pas deux simples personnages de roman. *Zadig* qui possède toutes les bonnes qualités qu'on pourrait attribuer à un individu (intelli-

---

23- Les juifs, lors de leur captivité à Babylone, adoptèrent *Ahrīman*, en réduisant un peu sa puissance. De là il passa dans le christianisme. Il arriva la même aventure à d'autres anges qui du domaine de Zoroastre s'en furent en Babylone; ainsi *Sorūš* devint *Gabriel*; *Ameretāt*, *Azraël*, etc. Voir entre autres: G. Dumézil, *Naissance d'archanges*, III, «Essai sur la formation de la théologie zoroastrienne», Paris, 1945.

24- Le mazdéisme n'était pas un dualisme au sens propre du mot. Dans tous les écrits de Zoroastre qui nous sont parvenus, *Ahūrāmazdā* est considéré comme le seul créateur du monde. *Ahrīman* était un *Daeva* qui se révolta contre lui, et non pas son adversaire. Voir: R. C. Zaehner, *The Teachings of the Magie*, London, 1956. Voir aussi: M. Leroy, «Zoroastre vu par les Européens», in *Revue de la Faculté des Lettres de Méched*, 1956, n°1, pp. 35-48.

gence, courage, modération, bonté naturelle, connaissances étendues, beauté, jeunesse, modestie, etc.) symbolisait déjà l'être parfait. Son adversaire est juste le contraire de ce qu'il représente: c'est un seigneur fourbe, peureux, menteur, orgueilleux, prétentieux, ventru, etc. Mais il se croit digne de tout, surtout de gouverner. Malgré tous ses défauts et grâce à ses ruses, il parvient à se proclamer vainqueur en dérobant l'armure et les devises de Zadig qui, après avoir vaincu son rival, dort pour quelques instants, tant il est fatigué. Il va être nommé roi lorsque Zadig, encouragé par l'ange Jesrad, retourne à Babylone, fait valoir ses qualités, répond aux énigmes posées par les mages et accapare le pouvoir. Alors «l'empire jouit de la paix, de la gloire et de l'abondance; ce fut le plus beau siècle de la terre: elle était gouvernée par la justice et par l'amour».<sup>25</sup>

En somme la similitude entre l'enchaînement des événements et la juxtaposition du bien et du mal dans *Zadig*, d'une part, et la conception mazdéenne de la destinée de l'homme, d'autre part, est trop grande pour qu'on n'y voie que de simples réminiscences littéraires. Les explications de l'ange Jesrad, à la manière de Leibniz et de Wolf, ne paraissent pas convaincantes. Zadig a encore un «mais» sur les lèvres lorsque l'ange disparaît et le récit finit par le triomphe du bien sur le mal.

Il en est de même dans *Babouc ou le monde comme il va* que Voltaire rédigea en 1748, une année après la publication de *Zadig*. Il était toujours préoccupé par l'Orient. Ses articles sur les civilisations orientales paraissaient de temps en temps dans le *Mercur de France*. D'autre part, les romans allégoriques où des auteurs inconnus, à grand renfort de citations et de données historiques, traitaient de la Perse tout en pensant à la France, étaient déjà à la mode.<sup>26</sup> Voltaire devait en écrire aussi. Il met donc à profit tout ce qu'il avait lu sur les Persans, leurs coutumes et leurs religions. Le titre même du récit rappelle ces études qu'il

---

25- *Romans et contes de Voltaire*, p. 59.

26- C'étaient des récits fictifs tels que *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse* où, sous le déguisement des noms et des événements persans, Louis XV et ses courtisans étaient visés. Ces récits paraissaient sans nom d'auteur. L'ouvrage cité eut deux rééditions en 1746.

avait commencées depuis longtemps déjà. *Babak* ou *Papak* était le fils de *Sāsān*, mage gardien du feu sacré au temple d'*Anāhīd* à *Estakhr*, tout près de Persépolis. Il épousa la fille du gouverneur local, ourdit un complot contre lui et s'empara du pouvoir. Son fils, *Ardašīr*, fonda la dynastie sassanide. Voltaire connaissait certainement son histoire qu'il avait lue dans Chardin.

Le prologue du récit fait également penser aux lectures de Voltaire sur les religions de la Perse ancienne. Dans la théologie mazdéenne il y a un nombre d'archanges (*Amšāspend-s* et *Īzad-s*) qui sont chargés de la sauvegarde des éléments de la nature: *Mehr*, ou Mithra, est gardien de la lumière (d'où le mithraïsme répandu en Occident romain); *Anāhīd* garde l'eau; *Espandār-Maz* garde la terre, etc. Voltaire réunit les génies «gardiens de la haute Asie» dans une assemblée qui doit décider du sort de Persépolis (entendons Paris). Suivant l'ordre de l'assemblée, l'ange Ituriel<sup>27</sup> descend sur la terre, va voir Babouc et lui parle en ces termes:

Les folies et les excès des Perses ont attiré notre colère: il s'est tenu hier une assemblée des génies de la haute Asie pour savoir si on châtierait Persépolis, ou si on la détruirait...<sup>28</sup>

Il le charge donc d'aller dans cette ville, d'examiner tout et de lui rendre un compte fidèle pour qu'il puisse prendre la décision définitive. Babouc se met au travail. La première chose qui attire son attention, c'est la guerre entre la Perse et l'Inde. Il n'y voit qu'absurdité et cruauté, de sorte qu'il donne raison à Ituriel et s'écrie:

Sont-ce là des hommes ou des bêtes féroces? Ah! je vois bien que Persépolis sera détruite.<sup>29</sup>

Mais voici que la guerre finit, la paix s'établit, et qu'on annonce le retour de la vertu et de la félicité sur la terre. Les récits qu'il entend sur les exploits et les dévouements des combattants le

---

27– Le mot vient, peut-être, de *Atur*, l'ange gardien du feu. Le temple que gardait Sāsān, le père de Bābak, s'appelait *Atur-Anāhīd*.

28– *Romans et contes de Voltaire*, p. 66.

29– *Ibid.*, p. 68. La guerre entre la Perse et l'Inde eut lieu en 1740. Voltaire fait allusion à la guerre de la Succession d'Autriche, de 1742 à 1748.

touchent encore davantage. Il est donc heureux que Persépolis soit sauvée. Il continue pourtant ses recherches dans toutes les catégories de la société. Les pires sont les mages, ensuite les lettrés et les femmes frivoles et infidèles. Bien des fois il décide de faire un compte rendu absolument négatif sur la ville et ses habitants. Il pense que même si Ituriel ne détruisait pas Persépolis, elle serait détruite toute seule, car une telle ville et une telle société ne peuvent pas se tenir debout pendant longtemps. Mais toutes les fois qu'il est sur le point de rendre son arrêt, quelque chose de beau, de sublime, de très humain l'en empêche. Au bout de ses observations, il s'aperçoit que tout n'est pas mauvais à Persépolis, qu'on peut y trouver des mages vertueux, des lettrés honnêtes, des femmes chastes et fidèles aussi, et que, chez eux, le bien l'emporte sur le mal, tout comme dans *Zadig*. Il se fait faire alors une petite «statue composée de tous les métaux, des terres et des pierres les plus précieuses et les plus viles». Il la porte à Ituriel et lui dit: «Casserez-vous cette jolie statue parce que tout n'y est pas or et diamant?»<sup>30</sup> Ituriel comprend ce qu'il veut dire par là. Persépolis ne sera pas détruite et les anges laisseront «le monde aller comme il va».

Dans *Candide ou l'optimisme*, les anges n'auront pas à détruire le monde, parce qu'il est déjà détruit. C'est que Voltaire avait éprouvé de nouvelles déceptions et qu'il devenait de plus en plus pessimiste. Il réunit donc, dans son roman, trois antagonistes qui représentent, chacun à son tour, trois philosophies différentes, voire opposées. Pangloss, disciple de Leibniz et maître de Candide, enseigne «la métaphysico-théologo-cosmolonigologie». Il prouve admirablement «qu'il n'y a point d'effet sans cause» et que «dans ce meilleur des mondes possibles», le château du baron de Thender-Ten-Tronchk est «le plus beau des châteaux, et Madame la baronne la meilleure des baronnes possibles». Candide le croit aussi; il croit surtout que mademoiselle Cunégonde, la fille du baron, est la plus belle demoiselle du monde. Malheureusement il est vite chassé de ce «paradis terrestre» avec quelques coups de pied reçus dans le derrière; car le baron le surprend avec Cunégonde, au moment où toute cause a sûrement

---

30- *Romans et contes de Voltaire*, p. 80.

un effet. Tout seul, abandonné, pleurant, affamé, il marche longtemps sans savoir où. Alors, quelques soldats bulgares qui le trouvent «très bien fait» et «de taille requise», l'invitent à dîner et lui assurent que «sa fortune est faite». Candide veut bien le croire, car Pangloss lui avait toujours dit que «tout est au mieux» dans ce monde. Mais enrôlé dans un régiment bulgare, il reçoit quatre mille coups de baguette qui lui découvrent tous les muscles. Il apprend ensuite que les mêmes Bulgares, qui faisaient la guerre contre les Abares<sup>31</sup>, avaient violé et éventré Cunégonde, écartelé la baronne, cassé la tête au baron et démoli leur château de fond en comble. Celui qui lui raconte cette histoire est «un gueux tout couvert de pustules, les yeux morts, le bout du nez rongé, la bouche de travers, les dents noires...»<sup>32</sup> C'est Pangloss, son maître de philosophie, qu'il trouve dans cet état. Mais tous les maux que celui-ci avait éprouvés jusque-là pouvaient passer pour rien en proportion de ce qu'il devait éprouver par la suite: il allait bientôt être pendu «pour avoir parlé», disséqué par un médecin qui le croyait mort, roué de coups, vendu en esclavage, condamné aux galères, etc. Candide devait en subir aussi. Le sort l'emmena de la Westphalie à Lisbonne, à Cadix, au Paraguay, à Surinam, et dans beaucoup d'autres territoires où il ne verra que désastres et ruines (sauf dans Eldorado qui n'existe pas). De temps en temps, il retrouve Pangloss qui soutient toujours que «tout est au mieux», mais qui n'y croit plus guère, et qui essaie de le démontrer pourtant; car enfin «il est philosophe et il ne lui convient pas de se dédire».<sup>33</sup> Alors apparaît Martin, un autre philosophe, mais manichéen celui-là. Lui, il ne croit point à ce que dit Pangloss. Il est même persuadé que tout va au plus mal, que le monde est partagé entre deux principes qui se le disputent toujours, et qu'on est également mal partout sur la terre.<sup>34</sup>

31– Il s'agit de la guerre de Sept ans. Les Bulgares représentent les Prussiens, les Abares les Français.

32– *Romans et contes de Voltaire*, p. 143.

33– *Ibid.*, p. 216.

34– Suivant les enseignements de Manès, l'univers est l'œuvre de deux principes contradictoires: le Bien et le Mal, qui se manifestent respectivement dans la lumière et les ténèbres. Au début, le Mal déclara la guerre contre le Bien qui créa, pour sa défense, cinq éléments lumineux dont l'eau et le feu. A la fin du monde, les ténèbres seront écartées de la lumière et la paix règnera partout.

Le reste du récit n'est que la justification de ce pessimisme triste et amer. De tout événement qui arrive Martin tire une conclusion qui va juste à l'encontre de la philosophie de Pangloss. De sorte que Candide ne sait plus à quoi s'en tenir. Le doute le ronge. Il se demande alors: Qu'est-ce donc que ce monde-ci? La réponse de Martin est claire: «C'est quelque chose de bien fou et de bien abominable»,<sup>35</sup> où les hommes «menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, avarés, ambitieux, sanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites et sots»<sup>36</sup> ne cesseront jamais de se massacrer les uns les autres, et où ils vivront dans les convulsions d'une inquiétude éternelle. On ne peut tracer de tableau plus sombre de la vie humaine. Quelquefois Candide qui a subi d'innombrables adversités a tendance à y croire aussi. Il lui arrive même de dire: «Vous avez raison, mon cher Martin, tout n'est qu'illusion et calamité».<sup>37</sup>

Une telle philosophie n'est point consolante. C'est pourquoi Pangloss, Martin et Candide –qui a enfin retrouvé sa chère Cunégonde devenue laide et édentée– tous réunis à Constantinople, raisonnent à nouveau de l'harmonie préétablie, de l'origine du mal, de la nature de l'âme, du meilleur des mondes possibles, etc. Mais comme leur raisonnement ne mène à rien et que les «détestables principes» de Martin répugnent finalement aux deux autres, ils décident de consulter «un derviche très fameux qui passait pour le meilleur philosophe de la Turquie»:

–Maître, nous venons vous prier de nous dire pourquoi un aussi étrange animal que l'homme a été fait?

–De quoi te mêles-tu? Est-ce là ton affaire?

–Mais, mon Révérend Père, il y a horriblement de mal sur la terre.

–Qu'importe qu'il y ait du mal ou du bien? Quand sa Hautesse envoie un vaisseau en Egypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non?

–Que faut-il donc faire?

–Te taire.<sup>38</sup>

---

35– *Romans et contes de Voltaire*, p. 198.

36– *Ibid.*, p. 189.

37– *Ibid.*, p. 200.

38– *Ibid.*, pp. 219-220.

C'est la troisième et dernière philosophie exposée dans *Candide*; et c'est cette philosophie qu'adopte Voltaire, après avoir longuement discuté des deux autres.<sup>39</sup> La substance en est qu'il faut cultiver son jardin, se résigner à la volonté de Dieu et ne s'occuper point des choses métaphysiques parce qu'on ne peut rien y comprendre. Voltaire réfute donc les idées de son philosophe manichéen aussi bien que celles de Pangloss. La vie ne lui paraît ni si mauvaise que le voulait Martin, ni si bonne que l'affirmait Pangloss.

C'est la même attitude qu'il prend dans *Le Blanc et le Noir*, rédigé en 1764. Le titre du récit en explique le contenu: le blanc représente la lumière et le noir symbolise les ténèbres. Il n'y est donc question que du manichéisme. Le personnage principal en est Rustam (ou Rostam, nom du héros légendaire du *Shāhnāmeḥ*, grande épopée nationale de l'Iran). Il était le fils unique d'un mirza de Candahar. C'est «comme qui dirait marquis chez nous». Il devait épouser une jeune «mirzasse» d'une famille honorable, égale à la sienne. Mais il tombe amoureux de la princesse du Cachemire qu'il rencontre à la foire de Kaboul. La princesse lui remet pour gage de son amour un gros diamant qui appartenait à son père et qu'un «fakir» avait volé au vieux prince et donné ensuite à la princesse, lui disant de le garder bien parce que sa destinée en dépendait. Rustam, recevant le diamant, promet à la princesse d'aller la voir secrètement au Cachemire. Topaze, l'un de ses favoris, «qui était beau, bien fait, blanc comme une Circassienne, doux et serviable comme un Arménien et sage comme un Guèbre», s'y oppose et lui représente tout ce qu'il hasarde dans un tel voyage. Mais Ebène, «un nègre fort joli, plus empressé, plus ingénieux que Topaze»<sup>40</sup> l'affermirait dans son projet.

L'amour et Ebène ont le dessus sur Topaze et Rustam décide de partir. Mais, avant son départ, suivant le conseil de Topaze il va consulter un oracle qui lui dit: «Si tu vas à l'Orient, tu seras à

---

39- Voir Dj. Hadidi, *Voltaire et l'Islam*, Publications Orientalistes de France, Paris, 1974, pp. 137-144.

40- *Romans et contes de Voltaire*, p. 118.

l'Occident». Comme il n'y comprend rien, il va consulter un autre oracle dont les prédictions ne sont pas plus compréhensibles: «Si tu possèdes, tu ne possèderas pas; si tu es vainqueur, tu ne vaincras pas; si tu es Rustam, tu ne le seras pas».<sup>41</sup> Malgré les conseils de Topaze qui ne trouve rien de bon dans les réponses des oracles, Rustam, encouragé par Ebène qui lui répète de ne rien redouter, prend le chemin du Cachemire. Mais dès qu'il se met en route, d'étranges aventures lui arrivent. Avant tout, ce sont Topaze et Ebène qui disparaissent. Toute recherche reste inutile; on ne trouve qu'un vautour qui se bat avec un aigle. Ensuite l'éléphant de Rustam, tout chargé de son bagage, est assailli par un rhinocéros. L'éléphant à peine relâché, les chevaux disparaissent. L'espoir de rejoindre la princesse incite pourtant Rustam à continuer son voyage. Il voit un rustre vigoureux et terrible qui bat un «âne rayé». Il prend le parti de l'âne et le rustre s'enfuit.

D'autres aventures du même genre le retiennent sur la route. Mais toutes les fois que sa route est barrée, il la voit se dégager d'une façon miraculeuse. Tantôt il maudit Ebène qui l'avait encouragé à entreprendre un tel voyage, et tantôt il donne tort à Topaze qui voulait l'en empêcher. Il arrive enfin au Cachemire où il apprend que la princesse va être mariée à un seigneur qu'elle n'aime pas du tout. D'abord évanoui, puis ayant repris ses esprits, il propose un combat qui est accepté par le prince, parce que cela amusera toute sa cour. Il triomphe facilement de son adversaire, revêt son armure, selon les coutumes des gens du Cachemire, et va se présenter sous les fenêtres de la princesse. Celle-ci le prenant pour son prétendant qu'elle abhorrait, et au comble du désespoir, se saisit d'un javelot qu'elle avait caché dans son coffre et le lance de toutes ses forces. Le dard perce le cœur de son amant. A son cri, elle le reconnaît. Elle descend échevelée, se jette sur lui, retire le dard de la plaie et l'enfonce dans son propre cœur. Elle succombe bientôt.

Rustam, agonisant, voit à ses côtés Ebène et Topaze. Il leur reproche de l'avoir quitté. Ils rétorquent qu'ils l'avaient suivi

---

41- *Ibid.*, p. 119.

partout et qu'ils étaient ses deux génies, l'un mauvais qui ne voulait que sa perte, l'autre bon qui essayait de le sauver, ce qui justifie les événements contradictoires qui lui étaient arrivés. Le récit finit ainsi, tout comme dans *Zadig*, par un combat, mais avec cette différence que le héros a un sort fatal et tragique.

En effet, *Le Blanc et le Noir* et *Zadig* représentent deux étapes importantes dans l'évolution des idées de Voltaire. En 1747, bien que frustré et déçu, il garde encore ses espérances. Il n'a qu'une cinquantaine d'années. Sa santé est toujours bonne. Il peut compter sur de puissants amis comme Frédéric II, roi de la Prusse, Catherine II, impératrice de la Russie, Madame du Châtelet, sa protectrice, la duchesse du Maine qui l'héberge lors de sa fuite de Versailles, etc. La vie ne lui paraît donc pas tellement triste. Il fait alors un *Zadig* qui, tout en réfléchissant sur la destinée de l'homme, la résout à la manière de Zoroastre: le Mal finit par succomber devant le Bien. Il en est de même dans *Babouc ou le monde comme il va* dont le canevas est tramé d'après la théologie mazdéenne que Voltaire trouve sinon persuasive du moins attrayante. D'autant plus qu'il y rencontre, à tort ou à raison, son déisme. Le même déisme qu'il avait exposé dans le chapitre «Le souper» de *Zadig* et qui répondait à ses propres aspirations religieuses. Donc, non seulement il écrit des romans où Zoroastre est considéré comme un grand sage de l'antiquité dont il s'inspire, mais il écrit aussi des articles et des essais où il prend sa défense. Il était à la recherche de la vérité et il l'adoptait où il croyait la trouver, fut-elle chez les Guèbres. C'est là son grand mérite parmi beaucoup d'autres.

Mais peu à peu sa vie s'assombrit. Madame du Châtelet meurt en 1749. Il se brouille avec Frédéric II qui dit à son propos: «On presse l'orange et on jette l'écorce».<sup>42</sup> Il se réfugie à Genève où il éprouve de nouvelles déceptions. D'autre part, il avance en âge. La décrépitude de ses vieux jours atténue sa capacité de jouir des plaisirs de la vie, et l'approche du moment dernier assombrit son imagination. Il répète alors: «Bonne ou mauvaise santé fait notre philosophie».<sup>43</sup> Il en est lui-même un excellent exemple: il

42- *Œuvres complètes de Voltaire*, XXX, 321.

43- Ce sont deux vers de Chaulieu que Voltaire répétait souvent: XLIII, 491.

déverse toutes ses amertumes dans *Candide*, son chef-d'œuvre romanesque mais aussi la somme de son pessimisme. Et ce sera un manichéen qui l'interprètera. Mais tout compte fait, ce genre de philosophie ne lui convient pas. Il la réfute donc et en adopte une autre.

C'est ce qu'il fait dans *Le Blanc et le Noir* aussi; car son héros, Rustam, juste au moment où il va rendre le dernier soupir, a un sursaut et se réveille: tout n'était qu'un songe et il n'avait dormi qu'une petite heure. Même lorsqu'il déduit des paroles d'Ebène qu'il y a deux principes qui gouvernent le monde, Ebène l'interrompt: «Ce n'est pas une conséquence, mais c'est une grande difficulté».<sup>44</sup> Le problème reste donc irrésolu et il le restera toujours. Plus tard, le *Philosophe ignorant* dira qu'il ne sait rien de tout cela et qu'il est un pur ignorant. Pourtant *Il faut prendre un parti*: Voltaire prend le parti d'un déiste qui croit en la religion naturelle «mère de toutes les autres», et qui conseille à son adversaire de laisser son «Oromase» et de reprendre son «Arimane».

مرکز تحقیقات کامپیوتر علوم اسلامی

---

→

Voici leur forme originelle:

Bonne ou mauvaise santé

Fait notre philosophie.

44– *Romans et contes de Voltaire*, p. 126.